

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 47

Artikel: Théâtre Lumen
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219892>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

café, liqueurs, rien ne manquait au festin. De plus, le tout arrosé d'un vin doré mit de la gaieté au cœur et c'était plaisir de voir Gèranium savourer les mets ou l'entendre faire claquer sa langue dans son palais, signe manifeste de grande satisfaction. — Des heures très douces passèrent, mais comme Jean-Louis s'inquiétait.

— Bah ! lui dit Gèranium, ne t'en fais pas, ce sera toujours assez tôt de s'annoncer au fourrier !

— Comme tu penses ! reprenait Jean-Louis, sans vouloir se compromettre, ni brusquer l'heure d'une lente et bonne digestion.

Le coup de une heure et demi frappa. Un café kirsch, des cigares portèrent les hommes à la rêverie... rêverie martelée, tout à coup, par le pas cadencé des compagnies gagnant leur champ d'exercices.

— Guigne-voir ! Jean-Louis ! qui c'est qui passe ?

— Bon sang ! dit-il, ce sont les nôtres, ceux de la trois !... Allez ! mes agneaux, on vous rejoindra tout à l'heure !

Peu à peu, le bruit s'évanouit, et nos compagnons reprirent le fil de leurs discours ; — mais comme deux heures sonnaient :

— Faut faire pour aller, dit Jean-Louis.

— D'accord ! répartit Gèranium.

Ils se levèrent.

Dans la rue, nos deux hommes se heurtèrent à des soldats.

— On cherche le fourrier, questionnaient-ils ; pouvez-vous nous dire où il se loge ?

— Le fourrier ! leur répondait-on, j'sais pas où y perche, en ce moment, mais allez voir au dernier mazot en bas d'la pente, j'crois bien qu'il est là !

En allongeant le pas, Gèranium et Jean-Louis descendirent la pente. Arrivés là, ils s'informèrent, mais le fourrier venait de quitter le chalet pour une destination inconnue. Sans hâte, cette fois, puisqu'on avait fait son possible pour l'atteindre, Gèranium et Jean-Louis chargés des yatagans, se lançaient à sa recherche. De trimballer ainsi ce sac embarrassant, la gorge, sous ce caniculaire soleil de juillet, se desséchait. On s'arrêtait donc, de temps à autre, pour vider un verre, en attendant que le hasard voulut bien les mettre en présence de cet introuvable fourrier.

Certes, nos deux compères ne s'en faisaient pas. Puisqu'ils étaient en mission commandée... détachés, il bénéficiaient d'une liberté relative, dont ils usaient béatement.

Mais leurs haltes plus ou moins prolongées les avaient mis en retard. Gèranium conscient de son devoir, dit :

— Cette fois ! y a pas, faut trouver le fourrier ! Hardi, Jean-Louis, ouvrons l'œil et le bon ! Tu sais qu'à cinq heures, on devrait être au cantonnement, nous n'y serons certainement pas, ma montre marquant trois heures, mais tout cela ne fait rien, si on sait s'arranger.

Jean-Louis, docilement, écoutait son compagnon, lorsque à l'angle d'une mesure, ils trouvèrent celui qu'ils cherchaient.

— Ah bon !... dit le fourrier en les reconnaissant, je suis diantrement content de vous trouver, voici plus d'une heure que je vous cherche. Suivez-moi... faut se grouiller.

Tout-à-coup, les choses changeaient d'aspect. Par des sentiers sinueux, le sous-officier les conduisit à un mazot éloigné. Sur le seuil de la grange, un paysan en manches de chemises, rentrait du fourrage. Dès qu'il vit nos hommes, il n'eut aucun doute sur leurs intentions :

— Vous venez pour la meule ? dit-il, bien ! elle est à votre disposition.

De la main, il désignait la machine flanquée contre la paroi et dressée sur ses jambes grêles comme un cheval étique. Un sourire illumina la face de nos troupiers, car un grand pas était fait.

— Alors ! dit le fourrier, mettez-vous au travail promptement, à cinq heures il faut que vous soyez sur le chemin du retour !

Un « A vos ordres ! » suspendit le dialogue ; satisfait, le fourrier disparut à pas pressés.

Seuls, nos deux soldats faisaient plus étroitement connaissance avec le paysan. C'était aussi l'heure où volontiers on cassait la croûte ensem-

ble, car ce sacré « fendaît » leur avait creusé l'estomac, et nos troupiers sentaient qu'ils ne feraient pas de bonne besogne, sans s'être, auparavant callé les côtes. Aimablement, ils interrogèrent ce confédéré tant et si bien qu'au bout d'un quart d'heure, ils étaient grands amis. De fraternelles agappes cimentèrent cette affection naissante ; on revenait sans trop se faire prier au jambon frais, au pain bis, au vin clair. De nombreuses heures passèrent pendant lesquelles la notion du temps parut être absente de la cervelle de nos soldats. Installés devant la terrasse du chalet d'où leurs yeux pouvaient voir l'ombre étendre sa fraîcheur, puis les lointains, peu à peu, se fondre en des gammes violettes, notre trio bavardait inlassablement.

— Malheur ! dit Jean-Louis, nous sommes refaits ! V'là le soir qui vient, vite à l'ouvrage !

— Mon pauvre Jean-Louis ! ta constatation n'est que trop vraie, poursuivait Gèranium. Nous nous sommes oubliés et tout ce qu'on peut imaginer pour nous tirer d'embarras arrive trop tard. Que faire ? Voici, malgré mon air insouciant, pas mal de temps que j'y songe. Remonter les yatagans tels qu'on nous les a donnés en faisant croire que nous avons achevé notre travail ne me paraît pas une excellente idée. Nous y mettre maintenant serait folie. Mais nous pourrions arranger les choses ainsi : je dirais, par exemple, que le propriétaire de la meule l'employait pour un travail urgent, et que nous n'avons pu en disposer que très tard. Néanmoins, pour ne pas manquer à notre parole de rentrer au cantonnement, ce soir encore, nous avons demandé l'autorisation d'emporter la meule jusqu'au poste. Bien entendu, ami, spécifiait Gèranium en s'adressant au paysan, demain, on vous redescendra la machine. Allons ! êtes-vous d'accord de nous rendre ce service, si non !... qu'est-ce qu'on va prendre pour notre rhume ?

— Soit, dit le paysan, je vous comprends, j'ai confiance en vous. Allez ! enlevez l'outil ! Au revoir et bonne chance !

Là-dessus, les hommes se serrèrent étroitement les mains.

Le cœur léger, confiant, Gèranium prit les yatagans, Jean-Louis la meule qu'il chargea, tant bien que mal sur ses puissantes épaules. Ils se mirent en marche.

La montée était rude ; elle se fit dans le silence. De temps en temps, les deux hommes s'arrêtaient pour se reposer un peu, puis reprenaient leur route. Jean-Louis broyait du noir, mais Gèranium dissipait rapidement ses inquiétudes par de nombreux « t'en fais pas, je me charge de tout » qui étaient comme le leit-motif de leur conversation. Au bout d'un temps assez long, ils arrivèrent à proximité du poste.

La nuit s'était faite, assez sombre, mais constellée d'étoiles, tout se confondait. Le bruit de la rocaïlle foulée attira l'attention du caporal, chef de pose ; il se porta en avant et sa stupéfaction fut très grande.

— Ah ! c'est vous ! dit-il en reconnaissant ses hommes, c'est le moment de rentrer... vous en avez mis du temps !... et quel est ce chargement ?

— Caporal ! intervenait Gèranium, il faut pas nous en vouloir, on l'a pillé et rudement pillé... voyez plutôt, puisque on a été obligé de transporter la meule !

Alors, en détail, Gèranium raconta en volant beaucoup la vérité, qu'ils avaient couru toute la journée après cette meule et qu'une fois trouvée le paysan à qui elle appartenait, justement s'en servait. Force leur avait été d'attendre ; trop tard, ils avaient pris possession de l'objet tant convoité et c'est alors qu'ils avaient jugé prudent d'emporter la machine, afin d'accomplir, en tout repos, la tâche imposée.

Abasourdi, le caporal écoutait l'étrange récit, ne sachant réellement pas si les faits étaient vrais. Cependant, la meule était bien là, et il avait fallu du courage pour la monter jusqu'au poste ; de plus, Gèranium s'exprimait avec une telle candeur qu'elle vous désarmait.

— Enfin, puisque vous voilà, je n'insiste pas, concluait le caporal bon enfant. Mais, demain, Gèranium, vous serez de corvée pour les yata-

gans et Jean-Louis seul ira reporter la machine à son propriétaire !

Un grand bien-être envahit l'âme de nos troupiers.

Ainsi s'acheva l'histoire fantastique de la meule, tandis qu'au camp, plus tard, la vérité s'étant faite, chacun riait de l'aventure et qu'on demandait souvent à Gèranium de raconter la meule... de la meule.

R. Crostand.

THEATRE LUMEN. — Au programme de cette semaine, la direction du Théâtre Lumen présente un film à a gloire de la mer : « Veille d'Armes ! », splendide drame maritime, en 5 parties, qui est une des dernières et des meilleures parmi les œuvres françaises. Jacques de Barancelli, ce poète de l'écran à qui nous devons tant de belles œuvres, a tiré du célèbre roman de Claude Farrère un film qui consacre sa renommée de ce couplet des forces aveugles du destin, le maître cinégraphiste a réalisé un drame poignant, profondément humain, où l'amour et l'honneur se heurtent avec la violence de la tempête. L'action de « Veille d'Armes », qui se passe sur un croiseur, a pour cadre la mer tourmentée et pathétique. — Egalement au programme, un documentaire de réelle valeur : « Les chiens de police », film tourné sous la direction de M. Jaquillard, chef du service de police du canton de Vaud, avec son remarquable chien « Bob ». On y voit successivement le dressage des différentes espèces de chiens policiers, puis la poursuite d'un délinquant, la recherche d'un objet et d'un enfant perdus. — Encore au programme une excellente petite comédie comique, et le « Ciné-Journal Suisse », avec ses actualités mondiales et du pays. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 22 novembre, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine, fin de l'immense succès : « La Cicatrice dans la Main », le captivant et superbe ciné-roman policier du regretté Louis Feuillade, avec la collaboration de Maurice Champreux. — Egalement au programme, suite à de nombreuses demandes, vu le succès remporté la semaine dernière, Marcel Perrière. Le fin chanteur dans une nouvelle série de chansons filmées, dont il s'est fait une spécialité que nous reconnaissons des plus méritée. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 22 novembre, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE
COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

COMBUSTIBLES
SYDLER & C^{IE}
succ. de F. Monthoux-Berney

LIVRENT BIEN
Téléphone 32.38 Bureau FLON

Fabrique suisse de Vis et Boulons à YVERDON

Nikelage de toutes pièces détachées de vélos, harnachements, instruments de musique, de chirurgie, etc., etc
Réargentage de services usagés de table. Zingage à chaud

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS

Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits
Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne

